

« Où en est la littérature? »

Robert Mélançon

Volume 30, numéro 1 (175), février 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31534ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mélançon, R. (1988). Compte rendu de [« Où en est la littérature? »]. *Liberté*, 30(1), 89–93.

ROBERT MELANÇON

«Où en est la littérature?»

Michel Rio apporte les réponses les plus lucides à cette question dans le numéro 19 de *L'Infini*:

Tirée à hue et à dia par les marquises et les analphabètes, elle hésite entre deux cloaques: la chapelle et les variétés. (...) Je suis persuadé qu'il existe à l'heure actuelle dans ce marché aux puces quelques belles pièces rares, quelques talents puissants capables de remuer les esprits et de provoquer le plaisir incomparable de la lecture, mais je n'ai pas le temps de remuer une tonne de boue pour trouver une truffe. (...) Et il arrivera un jour assez proche, où dans le domaine des variétés et de l'évasion, les vidéo-cassettes remplaceront avantageusement les livres dans les rayonnages culturels des familles, le medium imprimé étant devenu une étape dont on peut parfaitement faire l'économie. Resteront sans doute quelques grands artisans solitaires s'acharnant à produire ce qui dans l'écriture et la pensée de la fiction est irremplaçable, appréciés par quelques amateurs et coupés de tout consensus social massif. C'est arrivé aux arts plastiques, à ce qu'il est convenu d'appeler la «grande musique». Je ne vois pas par quel miracle la littérature y échapperait, alors que tout annonce le phénomène. Il ne me viendrait pas à l'esprit de m'en scandaliser.

Tout ce numéro essaie de répondre à la question

* Notons au passage qu'à quarante ans on est en France un jeune écrivain plutôt qu'un vieux classique bon pour l'Académie Pilon comme Claude Beausoleil — cela ne saurait tarder — ou Madeleine Gagnon — c'est fait; mais il n'est pas donné à tout le monde de devenir écrivain: soyez plutôt Charron si c'est votre métier.

à laquelle j'emprunte le titre de cette chronique. Philippe Sollers en a confié la préparation au romancier Alain Nadaud et n'est plus intervenu. Il en est résulté un omnibus de deux cents fortes pages dans lequel s'entassent vingt-cinq écrivains nés immédiatement après la guerre et qui ont commencé à publier au cours des dix dernières années*. Les règles du genre veulent que le pire y côtoie le meilleur (autrement, comment serait-il le meilleur?), mais il s'y trouve beaucoup du meilleur. Outre *Le rêveur et le logicien*, l'entretien avec Michel Rio dont j'ai cité quelques phrases, je ne signalerai que la prenante *Vie de Joseph Roulin* par Pierre Michon, d'une syntaxe dense comme une partition, et *Travailler pour l'incertain; aller sur la mer; passer sur une planche*, un entretien avec Valère Novarina. Tout ce numéro est à lire pour le plaisir de la découverte. On s'y forme de la littérature française aujourd'hui une autre image que celle qui a cours aux vitrines des librairies et dans les pages «littéraires» des journaux. On a tout à y gagner.

La *NBJ* vient de faire encore une fois peau neuve. Ses trois séries — *Première ligne*, *Auteur/e* et *Cahiers du CRAIE* — sont plus nettement distinctes. Je ne m'intéresserai ici qu'à *Première ligne*, la seule qui réponde à la définition d'une revue littéraire, les deux autres tenant plutôt de l'entourloupette d'un éditeur résolu à écouler par souscription des ouvrages destinés à devenir rossignols ou papier recyclé si j'en juge par ceux que j'ai vus. La *NBJ* est morte donc, et voici *Première ligne* sous couverture noire. Rien n'y a changé. On grincera des dents comme avant en la lisant, et on ne pourra faire l'économie de sa lecture parce que la *NBJ/Première ligne* reste un lieu où on écrit en prenant des risques. Tout bien pesé, il n'y en a pas beaucoup. Si je consulte mes goûts (et je les consulte), trois fois sur quatre ce que j'y lis m'irrite ou me paraît niais par trop de conformisme d'avant-

garde — je ne m'y attarde pas, les revues ne sont pas faites pour qu'on s'y attarde. Reste l'autre fois, que je regretterais vraiment de laisser échapper. Dans le numéro 203-204, qui contient un dossier sur quatre revues littéraires européennes, de brèves proses de Dominique Robert; dans le numéro 209, *Joies et variations de Robert Motherwell* par Normand de Bellefeuille, même s'il «chiffre» un peu trop ses textes ces derniers temps.

La NRF, maintenant dirigée par Jacques Réda, publie dans son numéro de septembre des *Éléments pour une préface à un grand Bestiaire* par Francis Ponge, des poèmes de John Updike traduits par Alain Suied et le tout premier texte d'un inconnu, *La veste jaune* par Laurent Graff. Une note de «la Rédaction», donc de Jacques Réda, invite à considérer la publication de ce texte de Ponge comme un symbole de l'héritage et de la continuité de la NRF, ce qui est approprié. Mais cet héritage et cette continuité se trouvent aussi dans la première publication d'un nouvel auteur. La NRF est restée depuis ses débuts un lieu de découvertes.

Les revues de poésie, innombrables, tiennent sans doute grâce à quelques amateurs qui les lisent toutes. L'indispensable *Courrier du Centre International d'Études Poétiques* de Bruxelles propose un dossier «Poésie et République» dans son numéro 174 (avril-juin 1987). Louis Schneiter y réexamine un passage fameux de *La République* dans lequel Platon s'en prend vivement aux poètes fauteurs de mensonges, auxquels il ne reconnaît aucun rôle dans la cité idéale. Philosophes et théologiens sont d'horribles sermonneurs: il leur faut un monde qui ne se contredit pas, alors que son caractère divin se marque peut-être justement à son imperfection. Mais on n'a pas répondu vraiment à la critique de Platon. *Estuaire*, qui fut un temps indispensable, persiste dans de maladroits

efforts pour se «renouveler»: nouvelle maquette, laide, accrocheuse et terne à la fois, dossiers thématiques composés de poèmes écrits sur commande («Ailleurs amoureux» dans le numéro 46, publié à l'automne 1987), notes de lecture qui puent l'encens. Platon avait peut-être raison. Ce n'est sûrement pas le dossier (encore un, toutes les revues s'y mettent) sur «L'extrême contemporain» dans le numéro 41 de *Po&sie* qui persuadera du contraire. Quoi qu'il en soit, je doute que ce label nouveau (on ne me fera pas croire qu'il s'agit d'un objet de pensée) s'impose puisque «post-moderne» a pris la place, semble-t-il, pour longtemps: de quoi meubler les conversations entre écrivains en panne. Il faut quand même ne pas rater dans ce numéro de *Po&sie*, *Les mémoires du pinceau* de Jing Hao dans une traduction de Jean-François Rolin. Jing Hao vécut et peignit au dixième siècle et il est évident que son texte est «extrêmement contemporain» si on y tient. Plus exactement, comme l'écrit Jean-François Rolin, «nous sommes là en présence d'un écrit essentiel, ce qui à nos yeux signifie qu'il représente plus qu'une curiosité esthétique ancienne et nous force à nous situer par rapport à ce qu'il dévoile tant sur le plan pictural que sur le plan poétique».

Je serais bien tenté, pour une fois, de ranger XYZ parmi les revues poétiques. Ce n'est pas une calomnie. On peut lire dans son numéro 11 (automne 1987) quatre-vingt-onze nouvelles d'une page. C'est contracter le genre jusqu'au poème en prose, qui est toujours un «petit poème» comme l'avait vu Baudelaire. Voilà un numéro qu'il faut laisser traîner sur sa table, emporter avec soi partout où on va pour s'y plonger rapidement, le temps d'une page, pas plus. Cette extrême brièveté est sans doute une politesse exquise à l'égard du lecteur.

À moins de se cantonner à son vernaculaire, on

lit beaucoup de littérature en traduction. Contrairement à un cliché répandu, c'est souvent la plus belle si le traducteur sait son métier. Sous ce rapport aussi, quelques revues s'avèrent indispensables. *Ellipse*, dont chaque livraison juxtapose un poète canadien-anglais et un poète québécois. La dernière (37, 1987) réunit Saint-Denys Garneau et un poète splendide, scandaleusement méconnu, A.-M. Klein. *Translation*, publiée à New York par l'Université Columbia, édifie peu à peu une irremplaçable anthologie de littérature universelle. Son volume XVIII comporte une fabuleuse section de littérature argentine préparée par Norman Thomas Di Giovanni. Ceux qui connaissent ses superbes traductions anglaises de la poésie de Borges (pourquoi a-t-il fallu qu'en français elle soit travestie en vers de mirliton par Nestor Ibarra?) sauront tout ce qu'on peut espérer de ce volume et qu'on y trouve: de Borges et Horacio Salas à Santiago Sylvester, Roberto Juarroz et Estela Dos Santos, on parcourt toute une littérature, l'une des plus riches et des plus inventives d'aujourd'hui. Le numéro 69-70 de *Sud*, «La traduction — réflexions, reflets», préparé par Benito Pelegrin, prend un tour plus théorique en faisant une large place, à côté de traductions exemplaires, à des réflexions de traducteurs sur leur métier. L'ensemble est stimulant et intelligent, de cette intelligence qui naît de la pratique et que le Frenhofer de Balzac définit en disant qu'un peintre doit penser les pinceaux à la main.